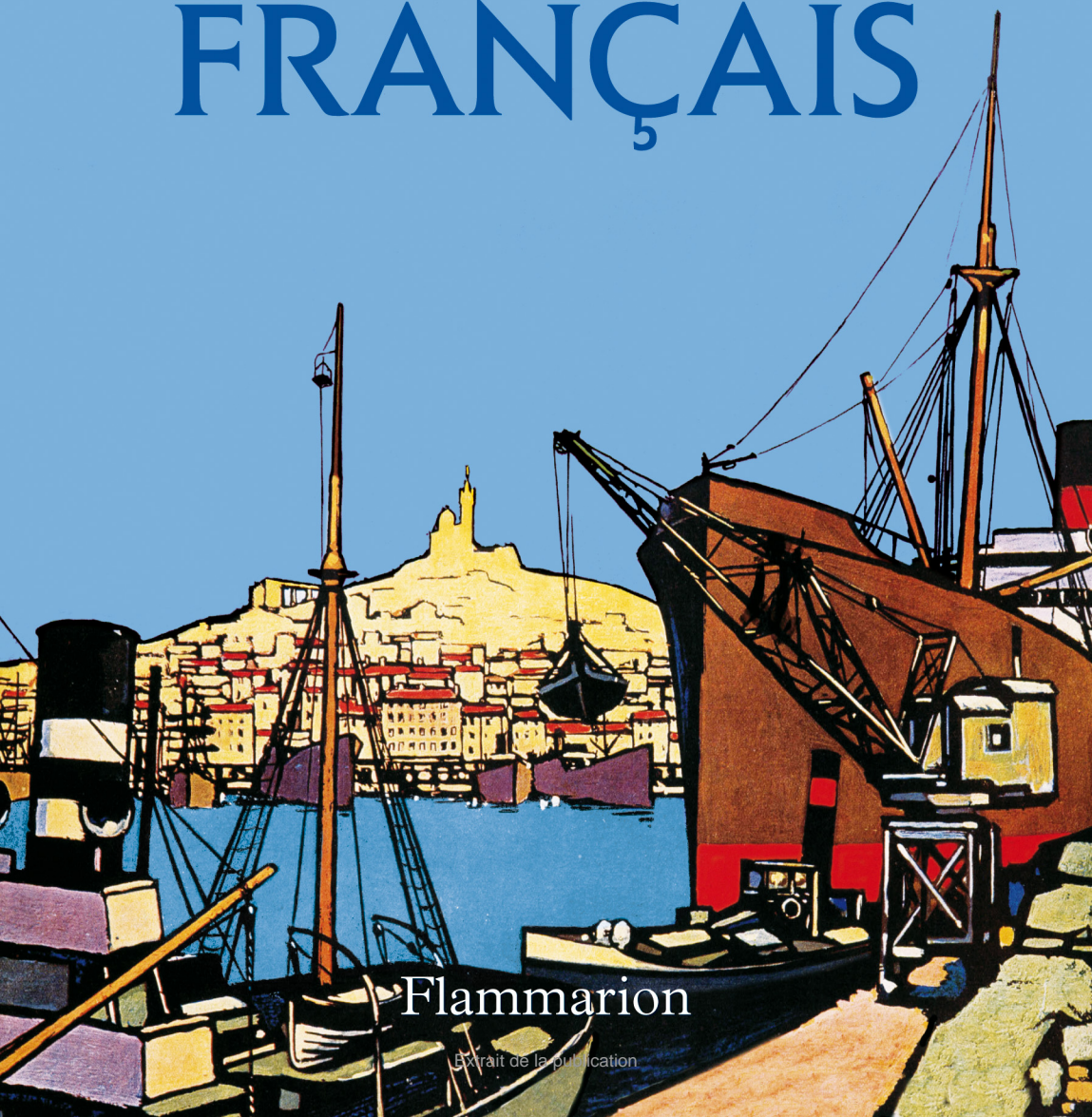


EVELYNE
LAGARDET

UN RÊVE
FRANÇAIS



Flammarion

Extrait de la publication

Un rêve français

Évelyne Lagardet

Un rêve français

Flammarion

© Flammarion, 2007
ISBN : 978-2-0806-9075-3

Au professeur Dufier qui m'a redonné la lumière.

À Stéphanie qui m'a donné la clé.

PROLOGUE

Bohor, il s'appelait Bohor. Ici, en France, on l'appelait Robert. J'étais là, dans sa maison, assise dans une bergère ancienne, et j'observais sans voix son univers se déliter peu à peu. Tout partait pour Drouot. C'était comme l'éparpillement des cendres : partout et nulle part. Pourtant, ici, ni cendres, ni habits du dimanche, ou du samedi. On s'en va dans un drap blanc, pas d'oripeaux, et ce dépouillement épaissit le chagrin, se marie avec la peine et l'alourdit encore, et ça fait du mal, et ça fait du bien.

Avec une indifférence professionnelle et un corps rompu aux travaux de force, les Savoyards¹ de l'hôtel des ventes retiraient les objets un à un. En costume de grosse toile noire et foulard rouge au cou, les fossoyeurs accomplissaient leur besogne. C'étaient les chemises noires de Drouot et moi j'aurais pu chanter *Bella ciao*.

D'abord, ils avaient débarrassé la salle à manger, celle qui avait accueilli toutes nos réjouissances, les jours de l'an juifs et chrétiens. Rosh ha-Shanah et Hosanna nous procuraient les mêmes joies. L'intégration se jouait en mesure, et les enfants y gagnaient en vacances.

Ces meubles arrachés abritaient une mémoire vive où flottaient

1. Déménageurs de Drouot.

les ciels tendres de mon enfance. À travers eux, je revivais nos fêtes. Toute la famille réunie, la joie, les lumières, mais le repas n'était pas celui des chaumières. Dans un plat ovale, des petits filets de maquereaux, cuits au sel pendant plusieurs jours et aplatis par les lourds poids de fonte qui les rendaient moelleux ; ils en ressortaient brillants, parés d'un habit de cérémonie gris rayé d'équerres noires. Les enfants surveillaient cette étrange cuisson avec frayeur, consternés par le plaisir cannibale de ceux qui les dévoraient. On mangeait aussi des *borekas*, pas des börek grecs, non, des borekas, dont personne n'avait jamais pu avoir la recette, car Anna ne savait pas la donner. Elle les fabriquait dans un réduit minuscule qu'elle appelait cuisine, où elle seule pouvait entrer – question de place et de droit : juste un évier et une plaque à gaz deux feux, posée en hauteur, qui portait encore les traces des débordements variés. Je crois que c'était sale, mais je ne l'ai jamais remarqué alors. Le résultat était incroyable. Les borekas sont un plat extraordinaire : des petits chaussons fourrés de pomme de terre et de fromage frais, de râpé et d'œuf, dont la pâte tiède, fondante et dorée tient du miracle car elle doit être friable et en même temps se « tenir » ; un équilibre instable qui confine à l'artistique et dont le palais se souvient longtemps.

On buvait du raki, une boisson anisée dont la suspension blanchit dans l'eau, et qui ressemble au pastis. Mais le goût est celui de l'Orient, pas celui du Midi : redoutable plus que flambeur. On dégustait des *bahmias*, que certains appellent *bongos*, cônes visqueux en bouche, avec des grains noueux qui heurtent le palais. Et des haricots blancs rougis par la tomate, du poulet doré dont Bohor ne mangeait que l'aile, le « petit bras », comme il disait avec un accent impossible. On savourait du pain azyne craquant, blanc et fragile comme un enfant, des boulettes et des piments. Des olives noires, rondes comme l'espoir, des mets d'Orient, des ingrédients familiers pour l'enfant que j'étais. À l'étranger de passage on offrait toujours de la confiture de rose avec des pétales si légers qu'ils flottent dans un bain sucré et adoucissent le cours des choses. On dégustait du café turc, servi

Un rêve français

sur un plateau doré, dans une tasse de poupée, au goût épais, déjà sucré, qui reste en bouche pendant des heures pour bien rappeler sa saveur.

La salle à manger disparue, on en était au salon. Bohor avait tout acheté à Drouot, mais, avec le bon sens de l'émigré qui a dû se débrouiller, il disait toujours : « C'est un bon endroit pour acheter et un mauvais pour vendre. » Et pourtant, on vendait.

Au tour de la commode Napoléon III. Noire, signe de deuil à la suite de la guerre de 1870, avec des incrustations d'écaillage blanche qui renforcent son côté mortuaire, on en trouve de semblables à Orsay. La table de toilette d'Anna, avec son miroir ovale dans le sens de la largeur, tous les flacons rosâtres en verre torsadé parsemé de bulles sphériques et encapuchonnés de bouchons ronds, et les parfums lourds accrochés aux parois. De la nacre partout : des peignes, des brosses pour les ongles et les cheveux.

Son visage, attentif, s'estompe lentement dans le miroir. Déjà, avec un acharnement méthodique, les années avaient emporté son charme, sa beauté plantureuse. Geste de femme : léger tremblement des doigts qui se posent sur les tempes, les étirent doucement. L'œil scrute les marques du temps, la dîme quotidienne à payer. Et toujours la même question : qu'y a-t-il de l'autre côté du miroir ? Elle avait vieilli, s'était flétrie mais tenait toujours à l'élégance des chapeaux. Il y en avait partout : avec des voilettes qui font le regard mystérieux, des plumes de paon qui donnent l'air hautain des grandes dames, en velours vert poudreux avec des broches piquées, ou noir profond, en taffetas léger. À Aix-les-Bains, quand ils avaient encore la force et le goût de se rendre à l'hôtel du Louvre, les habitués l'appelaient « la dame aux chapeaux ».

Tout est parti : les meubles, les vêtements, les objets, même les tapis. Envolés les somptueux tapis d'Orient qui recouvraient de leurs riches couleurs et leur texture vivante les sols et les divans. L'Atelier, au premier étage, en regorgeait.

Un vrai repaire, un mot magique, « l'Atelier » : lieu de l'alchimie secrète, de l'œuvre au noir et de l'artisan qui travaille. Lieu de réunion des francs-maçons qui, dans l'effort commun, élaborent le produit de l'esprit et de la main.

Au fond du sombre vestibule, une porte qui se devine à peine conduit à la caverne d'Ali Baba. Des marches raides en bois brut, usées par le temps des pas ; en guise de rampe, de gros anneaux de cuivre vissés dans le mur soutiennent une lourde corde, et on arrive là-haut. L'Atelier : une pièce immense. Tout le toit n'est que verrière, la lumière inonde la pièce ; les couleurs des laines éclatent. Le sol est jonché de tapis, comme s'il n'y en avait qu'un, d'une seule pièce, comme une mer. Certains sont alignés debout, roulés contre le mur. Ils n'offrent que leur trame, une œuvre d'art en soi, rêche, régulière, qui laisse deviner l'endroit de l'ouvrage. Les armoires en sont grosses, elles crachent leur trop-plein. Et au milieu de cet antre marine, un petit homme, plutôt sec, les yeux noirs comme le café, les cheveux blancs. Parfois il porte sa chéchia rouge avec un pompon noir. Il est assis à même le sol, scribe accroupi. Les genoux recouverts par ce trésor, il n'apparaît de lui que la moitié de son corps.

Toute la journée, en travaillant, il écoute la radio : un vieux poste à galène en bois clair verni, avec de gros boutons et un cadran vert phosphorescent. Il écoute, il apprend et il coud. Il « coud » : sonorité mate de l'aiguille qui traverse durement la trame, l'annulaire pousse le dé de cuivre tout usé par endroits, transpercé de travail, sous le poids de l'effort, devenu dentelle rouge d'or.

L'homme restaure les tapis ; certaines parties sont si râpées qu'il faut tout reprendre. Les points, ce n'est pas un problème, mais il faut retrouver la même qualité de fil, et surtout les mêmes nuances. Sur les murs, les laines sont accrochées à des patères, sur des clous, en écheveaux souples comme des chevelures de femmes. Apparaissent surtout des verts, des ocres, des marrons, des vieux rouges : une symphonie chatoyante. À côté émergent des échantillons de pompons, car la couleur n'est pas la même

Un rêve français

à la coupe qu'à la lisse ; il faudra la choisir différente pour le cœur du tapis et pour ses bordures.

Derrière lui, sur un poêle à charbon, dans des petites casseroles de cuivre étamé, mitonnent des mélanges de sorcier : des teintures et des fibres frémissent sourdement. Sur l'immense établi s'empile tout un bric-à-brac : des bols, des pilons, des pigments de couleurs écrasées, des fioles multicolores. L'essence qui s'en dégage, un peu âcre, en refroidissant, flotte sur l'eau brune en auréoles brillantes et changeantes. Il me parle, je ne comprends pas tout ce qu'il me dit à cause de son accent, mais je l'embrasse. Il pique. Je m'assieds à ses pieds et j'écoute sa voix. Je dis « oui » quand il pose des questions sans savoir à quoi j'acquiesce ; ça n'a pas l'air de le déranger. On se comprend, de toute façon.

Maintenant la maison est vide. Aux murs et au sol, des taches brunâtres et lépreuses apparaissent : c'est un lieu déserté, ordinaire, pas très reluisant. Il ne reste que deux bergères dans lesquelles mon père et moi sommes assis. On nous fait lever. C'est fini. Le dépeçage est terminé.

Le souvenir du petit appartement s'accroche pour toujours. Les odeurs de sucre et de safran qui vous prennent en entrant, les effluves d'épices et de miel qui vous transportent, et évoquent des lieux lointains, même s'ils se trouvent métro Cadet. Pas besoin de doses d'opiacés pour voyager dans l'espace, tout est sur place. Des mosaïques de couleurs, de parfums, de goûts et d'odeurs chantent mon enfance. J'étais à l'étranger en France, et j'ignorais la différence.

Dans la salle 11 de l'hôtel Drouot, on vend les meubles un à un ; puis c'est le tour des tapis. Sur un catalogue spécial, on peut lire : « TAPIS D'ORIENT, COLLECTION DE MONSIEUR LÉON. »

J'entre dans la salle : sur les murs et sur le sol, des Boukhara, des Cesare, des Chiraz, des Chirvan, des Kurdistan, des Yamout. De toutes dimensions : des tapis de selle, de prière, des chemins,

des coussins du Kurdistan. Des couleurs chatoyantes, des laines et de la soie. Un festival de rouges, de marines, de lie-de-vin, de poil de chameau, de pourpres et de vieil or ; de l'ivoire, du jaune, du vieux rose, des fleurs, des animaux, des décors géométriques, des bordures polychromes. L'expert en explique les origines et le commissaire-priseur, marteau en main, donne le dernier coup à une vie abandonnée.

Tout à coup, il est là, c'est Bohor. Sa chéchia apparaît derrière un Kilim, sa main retient celle du commissaire, soudain pris de rhumatismes. Un vent léger s'engouffre dans la salle et soulève les tapis. Il me fait un clin d'œil et murmure une litanie familière : les tapis, ça ne se met jamais sur le mur, c'est fait pour marcher dessus, pour être balayé, jamais aspiré, et attention aux pieds de chaise qui y enfoncent de mauvais plis. Ils souffrent, les tapis. Il me dit qu'il reviendra et il s'envole sur un Keshan, très rare, très fin, à motifs héрати bleu, rose et or sur un champ bleu marine.

On dit que les mages anciens et les sorcières se déplaçaient sur des tapis d'Orient. Mais comment auraient-ils su les réparer ? C'est tout l'art, le métier de ceux qui les filent dans leurs courses folles. Quand ils scrutent la terre, elle ressemble à ces tapis qu'ils ont tissés avec patience. Pour créer les parterres de motifs des Zilli semés de fleurs, les champs bleus des coussins du Kurdistan, les Chirvan couverts d'animaux, ils ont observé du ciel ce vaste tapis qu'est la terre. Elle est de toutes les couleurs, elle s'enracine dans les cœurs où poussent les souvenirs d'enfance.

— Il y a des courants d'air ici, c'est insupportable, s'exclame le commissaire-priseur.

Pourtant il n'y a pas de porte ouverte, ni de fenêtre.

Que la vente continue !

Tout au long de sa vie, quand on l'interrogeait sur ses origines, Bohor répondait invariablement : « Turc espagnol. » Cette double ascendance était à ses yeux aussi fière que prudente. L'histoire de son peuple lui avait appris qu'il peut être bon de ne pas avoir les deux pieds dans le même monde. Il expliquait qu'il était né aux alentours de 1888 – la date lui semblait incertaine –, en plein cœur de l'Empire ottoman, au XIX^e siècle finissant. Sa communauté était celle de ces Juifs qui, très chrétiennement chassés d'Espagne par Isabelle la Catholique, aux temps de l'Inquisition, s'étaient réfugiés à Constantinople. Elle s'y était fortement enracinée pendant cinq générations et Bohor avait toujours gardé au cœur le chant de sa langue originelle. D'ailleurs, il ne parlait parfaitement que le *djudezmo*¹, cet espagnol ancien que les Juifs avaient conservé depuis plusieurs siècles quel que soit le lieu où ils vivaient. Une langue arrachée aux limites du temps, aux frontières de l'espace : un trésor de sonorités et de culture. Il ne savait écrire que cette langue, et encore, en caractères hébreux ; il passait donc pour illettré, et signa longtemps d'une croix. Il était difficile de lui trouver des livres écrits dans sa langue. Il en était donc réduit à compulsier

1. Judéo-espagnol ou *djudezmo* ou *judesmo*. Le ladino est la langue liturgique.

sans cesse les mêmes ouvrages. Cette relecture perpétuelle en faisait une sorte de sage en état de méditation infinie. Un peu comme cette question qu'on pose parfois : « Quels livres emporteriez-vous si vous deviez vous retrouver seul sur une île déserte ? » Cette île, pour lui, c'était Paris. Il y avait vécu sa vie. Mais maintenant il était passé de l'autre côté du monde. Moi, j'étais là, dans sa maison dépecée où s'engloutissait mon enfance.

Bohor, c'était le prénom de mon grand-père.

Constantinople. C'est là qu'il s'était ouvert au monde, et, dans un même temps, avait réalisé l'étroitesse de sa vie. Enfant, il avait l'habitude des virées solitaires et secrètes, celles qui font de vous un homme. Chaque jour il filait à Galata, le quartier des Juifs ashkénazes, gravissait l'escalier de la tour génoise et, de là, pensait sa ville. Ainsi, sa vue avait commencé à s'élargir, à trouver son ampleur. Il s'était créé tout un rituel dont lui seul connaissait les règles occultes : d'en bas, il s'aveuglait de ciel, puis s'engouffrait dans l'escalier étroit, tournoyait entre les murs circulaires, ses jambes dévoraient les escaliers de pierre, il s'envolait. Minuscule derviche tourneur, il attendait le moment ultime où son ivresse deviendrait extase et le ferait décoller. Pourtant, arrivé là-haut, tout s'inversait en lui, et un grand calme l'envahissait lorsque, en un regard, il embrassait sa ville. Avec ses dômes et ses coupoles pareilles à des ventres pulpeux, des seins de femmes, et ses minarets virilement pointés vers le ciel, Constantinople lui apparaissait comme l'union magique d'éléments contraires : onde et chair. Il contemplait les eaux pénétrant profondément la terre, la fluide langue de dragon de la Corne d'or, le Bosphore qui écartait obstinément les deux rives d'Europe et d'Asie. En ces lieux s'imbriquaient religions cosmopolites, langues multiples, tolérance et indifférence, asile et violence, et cet écartèlement le tirait de l'intérieur. Face à la contemplation de sa ville blanche, ses pensées se dilataient vers un avenir secret, un rêve insaisissable.

Un rêve français

Elle est si blanche, sa ville, qu'elle lui fait mal aux yeux, mais bleue aussi de ses deux mers réunies, et rouge de ses toits de terre cuite. Elle est aux couleurs de la France à laquelle il pense sans cesse depuis que, le jour précis de ses huit ans, dans la grande rue de Péra, à Galatasarai, il a rencontré un homme *extraordinaire*. Depuis, il se remémore régulièrement la scène prodigieuse : l'homme est assis sur un canapé en peluche grenat à la terrasse d'un des hôtels les plus chics de la ville, le Péra Palace. Un immense store de drap blanc rafraîchit l'air autour de lui. De la poche de son gilet, il fait surgir des pièces d'or devant des grappes agglutinées d'enfants aux yeux ébahis ; les gamins retiennent leur souffle, avalent leur salive bruyamment. Alors, l'homme sort une pièce, la fait briller au soleil, la mord pour l'authentifier, la fait teinter sur la table, puis recommence. Ses manières, son assurance, le tombé impeccable de ses vêtements clairs, tout indique la fortune. Bohor l'observe et l'inscrit pour toujours dans les plis de sa mémoire : un panama beige aux bords mous ombrage doucement son visage ; la texture fine de sa peau, les poils luisants de sa moustache, tout le confirme, il jouit de cet insigne privilège, la bonne santé des riches. Pour l'enfant, c'est une véritable révélation. Les nantis ont le regard calme, si différent de celui des petites gens d'ici aux yeux fiévreux. L'homme est précédé par sa bedaine, véritable protection avancée. De temps en temps, il lance un œil distrait sur sa montre gousset accrochée à une lourde chaîne d'or. Bohor n'en a jamais vu de si près : brillante, avec un remontoir qui tient bien en main.

Il est assis, les mains dans les poches de son gilet ajusté, les jambes croisées haut avec désinvolture. Ses bottines à boutons scintillent comme des miroirs. Au petit cireur de chaussures qui, avec empressement, lui propose ses services, il fait non de la main mais lui jette un bakchich avec négligence.

C'est à cet instant que, sans même le savoir, l'enfant prend sa décision : il veut devenir comme cet homme fascinant, riche et sûr de lui, à la santé arrogante. L'homme parle le djudezmo, comme lui, c'est donc un tonton Christobal séfarade. Une porte

s'entrouvre, l'espoir est permis. L'homme explique : c'est à Paris, véritable eldorado où il a pignon sur rue, qu'il a accumulé sa fortune. Il narre les beautés de Paris et de son modernisme : le cinématographe, le Métropolitain. Oui, il est allé, il y a déjà longtemps de cela, dans la cave du Grand Café pour voir la projection de l'arrivée du train gare Saint-Lazare : les dames étaient si effrayées qu'elles poussaient de hauts cris, et certains messieurs se cachaient derrière les banquettes de Moleskine ou même s'enfuyaient de peur d'être écrasés par le monstre de fer. Il rit bien fort en repensant à ce spectacle auquel, selon lui, il ne faut d'ailleurs pas accorder trop d'importance. Ce n'est que de la photographie qui bouge, une attraction foraine qui a bien peu d'avenir. Pour le Métropolitain, c'est autre chose (d'ailleurs, il y en a un, à Constantinople), c'est un véritable exploit que d'oser s'y engouffrer car il transporte sous terre des voyageurs qui pourraient s'y asphyxier à tout moment puisque aucun air n'y pénètre. Lui, cependant, il l'a fait. Il raconte son étonnement lorsque, sur le quai, il a vu débouler trois wagons de bois qui roulaient tout seuls. Tout le monde s'attendait à les voir tirés par des chevaux. D'où tenaient-ils leur énergie ? C'est un mystère qu'on ne saurait expliquer, c'est le progrès !

L'enfant n'en revient pas. C'est donc tout cela, Paris ?

Il est prêt à payer de sa personne, à payer le prix de la séparation pour avoir et être cela. Mais il aime sa ville : ses couleurs, sa voix, ses pulsations. Comment quitter une ville qui parle ? Car elle a une voix des lointains, un chant qui lui est propre, Constantinople. Un murmure continu, sourd et sensuel comme l'Orient ; une mélodie qui monte comme une vapeur enivrante. Tout se fond dans une sonorité unique faite de la rumeur des ruelles grouillantes, des sirènes des bateaux, du cri rauque des oiseaux de mer, du clapotis des ondes, du bruissement des vents, des rames des caïques qui entrouvrent les eaux, des cris des hommes ivres de travail, des babillages des enfants que les femmes apaisent de leurs doux chuchotements. On les devine belles, ces femmes voilées qui ont si bien appris à parler avec leurs yeux. Cette

Un rêve français

immense voix continue de la ville n'est rompue que par les appels à la prière du muezzin : plainte des hauteurs qui émane de partout et de nulle part, et entre dans la chair jusques au plus profond.

Par le plus grand des hasards, Bohor croisa « l'homme à la montre » une seconde fois, à Balat, l'un des quartiers juifs les plus pauvres de Constantinople. C'est là qu'habitait la famille du jeune garçon. La rencontre se produisit le jour d'une circoncision. Pour cette occasion, les femmes avaient préparé une grande fête et enluminé la maison, elles avaient suspendu des tresses d'ail et caché un ruban écarlate sous le berceau pour protéger l'enfant. Le rabbin, qui était venu avec toute sa famille, avait prestement pratiqué l'ablation rituelle, puis avait marmonné ses prières à toute allure – le repas attendait. L'enfant avait alors été nommé : désormais il s'appellerait Moïse et porterait en lui l'espoir messianique de ses parents, sinon de tout un peuple. Par prudence, on avait enterré le prépuce excisé dans un endroit secret.

Alors que les bonnes femmes conjuraient le mauvais œil, prédisaient à l'enfant une nombreuse descendance et une santé de fer, une calèche surgit du lacinis de ruelles sordides, s'arrêta devant la mesure ; l'homme du Péra Palace en sortit lourdement. Il portait beau et, en ces lieux, ses vêtements bourgeois, sa cravate d'été et son faux col immaculé détonnaient plus encore, mais sa présence était souhaitée ; il était l'un des oncles de l'enfant. Cette fois, Bohor réussit à lui parler plus longuement, il apprit qu'il s'appelait Ary et devait repartir le lendemain pour Paris. Il osa même l'interroger : « Et vous prendrez l'Orient-Express ? » Cette question déclencha chez Ary un rire tonitruant auquel toute l'assemblée fit écho sans comprendre : Ary était un monsieur important. Aux hommes, il distribua des cigares et, aux femmes des babioles achetées au Bon marché de Constantinople. Il se plaignit de la foule terrible dans ces grands magasins et lança avec désinvolture trois pièces d'or dans une coupelle pour honorer le nom de son neveu.

Face à toutes ces largesses, Bohor éprouva pour la première fois des sentiments terrifiants : aucune reconnaissance, mais une honte brûlante et une jalousie proche de la douleur. Ary était un miroir qui réfléchissait un autre univers, et son image décuplait le malheur de tous ces gens. Sa présence même les rendait plus pauvres encore. Pourtant une pensée nouvelle succéda immédiatement à ces sombres réflexions ; si Ary avait pu sortir de cette misère, la regarder d'en haut, prendre sa dimension, l'aventure était possible pour d'autres. Alors pourquoi pas lui ? En même temps qu'il conçut cette idée, il comprit que si ce bonheur advenait, lui, il ne reviendrait jamais.

La réussite d'Ary devint son rêve intime. Il la transportait dans ses courses d'enfant, ses parcours, ses zones et ses cachettes secrètes. Lorsqu'il traversait le pont de Galata, son regard s'accrochait au ventre blanc et duveteux des mouettes dodues, il devenait oiseau et s'envolait en esprit vers cette belle France. Il s'enivrait au passage des effluves iodés, suivait des yeux la danse aérienne d'un filin de pêche lancé en plein ciel, le vol dramatique d'un poisson torturé, son dos argenté contorsionné dans l'espace.

Ses yeux se plissaient sous le soleil, des larmes salées creusaient des sillons dans la poussière de ses joues brunies où les mille petites rigoles de son âge à venir initiaient déjà leur chemin. Il trottinait puis se mettait à courir sans même s'en rendre compte, comme le font les enfants ignorants de leur corps alerte. Hors d'haleine, les gencives acides de douleur, il écoutait dans ses tempes les battements de son sang. Alors, le paysage se voilait devant ses yeux embrumés et le miracle se produisait, le même chaque fois : il entendait les pulsations de sa ville, ses plus fines vibrations se confondaient avec celles de son propre cœur. La voix de Constantinople se levait pour lui seul.

La famille de Bohor était misérable, mais Louna, sa mère, avait la chance de pouvoir rester à la maison. Elle enchantait l'espace de sa présence féminine et légère. Du matin au soir, elle vaquait

Un rêve français

aux travaux quotidiens avec tant de célérité qu'elle semblait être partout à la fois. Elle réussissait même à arracher du temps au temps pour confectionner de savantes dentelles au crochet. Bohor aimait la voir, le soir, penchée sur son ouvrage. Elle s'appliquait avec détermination, respirait sereinement, fronçait le nez et les sourcils, semblait étrangère au monde extérieur. De ses doigts jaillissaient des dentelles vaporeuses, aux dessins compliqués, aux arrondis laiteux, qui tombaient en cascade sur ses genoux de fée. Cette magie le fascinait. Grâce à ces minutieux travaux d'aiguille, Louna permettait à la famille de joindre les deux bouts.

Le lundi, jour de lessive, Bohor avait la charge de surveiller son petit frère Yomtov. Juste avant de partir, Louna allaitait tendrement le nourrisson afin qu'il soit plus calme, puis elle se rendait au lavoir avec un énorme ballot de linge sur la hanche. Elle faisait à son fils aîné mille recommandations : comment bercer l'enfant, lui donner l'osselet de son index à sucer pour tromper ses pleurs, le changer. Et surtout, ne jamais le laisser seul : le tenir constamment sous le feu de son regard constituait encore la meilleure des protections. Car tous les accidents étaient possibles, et puis il y avait ces voleurs d'enfants qui, moyennant finances, faisaient le bonheur des femmes turques frappées de stérilité. Lorsque les enfants étaient beaux et sains, le risque était encore plus grand. Plusieurs petits avaient disparu dans le ghetto, enfermant leurs mères dans le désespoir.

Bohor aimait bien ces moments de tranquillité dans la mesure familiale. Lorsqu'il se retrouvait seul, il se laissait envahir par la douce torpeur de l'ennui, se sentait protégé, maître des lieux. Ce lundi-là, le bébé ne bronchait pas, et, en dehors de ses bruits de succion suivis d'aspirations soudaines, rien ne troublait le calme de l'après-midi.

L'esprit de Bohor tournait benoîtement au ralenti lorsque, soudain, il entendit poindre une rumeur lointaine qui montait de la ville. Le brouhaha se transforma bientôt en une clameur

N° d'impression : -
N° d'édition : L.01ELIN000102N001
Dépôt légal : mai 2007
Imprimé en France

